

ESSAI D'INTERPRETATION METAPHORIQUE DES MEMOIRES DE LUJZA ESTERHAZY (1899–1966)¹

HENRI DE MONTETY

hmontety@wanadoo.fr

Au lendemain de la première guerre mondiale, János et Lujza Esterházy s'engagent pour la cause de la restauration monarchique et pour la révision du traité de Trianon. Au cours des années vingt, leurs visions respectives de la nation hongroise s'éloignent. Lujza adopte peu à peu la conceptions ethnique de la nation, tandis que János reste fidèle au territoire de la couronne. Toutefois, les vicissitudes de l'histoire aux années trente et quarante les voient toujours unis, notamment en raison de leur foi chrétienne partagée. Les mémoires de Lujza Esterházy donnent une vision allégorique du destin de sa famille et de la Hongrie au XXe siècle.

Mots-clefs: Lujza Esterházy, János Esterházy, minorité hongroise en Tchécoslovaquie, conceptions de la nation hongroise

János et Lujza Esterházy semblent avoir été l'incarnation, dans la vie réelle, du couple siamois idéal imaginé par Robert Musil². Tout deux vibraient sur une même corde, communiquaient à distance tout en étant chacun la face inverse du destin de la Hongrie.

Dans l'ensemble de ses mémoires, Lujza évoque seulement trois désaccords avec son frère. Les deux premiers sont explicites. Tout d'abord, à propos des événements de Surány, en 1938, au cours desquels la gendarmerie hongroise avait tiré sur une foule slovaque, Lujza préconisait que son frère prononçât une condamnation retentissante à la radio. Mais János refusa : « on ne condamne pas sa mère en public, dit-il, même si son comportement est condamnable. » (123) La deuxième divergence, aussi, était à la fois tactique et existentielle, engageant cette fois-ci l'avenir personnel des deux protagonistes. La voici : que faire en 1945 ? Fallait-il fuir l'invasion soviétique ou rester en Slovaquie ? Lujza voulait partir, János voulait rester. D'ailleurs, Lujza affirmait ne pas vouloir partir sans János (les siamois...). Enfin, le troisième point de désaccord est moins manifeste, mais il est plus profond. Il concerne leurs conceptions respectives de la nation hongroise. Étant nés dans le cadre de l'empire austro-hongrois finissant, Lujza et János Esterházy avaient partagé dans leur jeunesse les mêmes certitudes et illusions, dont Lujza souligne elle-même la force de persuasion en évoquant les festivités du millénaire de la conquête (en 1896). Toutefois, après

1920, elle allait parcourir un chemin douloureux vers une conception ethnique de la nation en passant par le droit des peuples et par le socialisme chrétien. János, quant à lui, resterait fidèle au rôle historique des Hongrois dans le cadre d'une fédération d'ethnies variées, à la conception politique du royaume de Saint Etienne.

De l'activisme révisionniste au socialisme chrétien

Soyons clairs : au début des années vingt, János et Lujza Esterházy évoluaient dans un milieu hautement conspirateur où la révision du traité de paix, la restauration et l'action directe se côtoyaient au sein d'un seul et même impératif catégorique. Admise comme dame d'honneur de la reine (Zita) lors de la seconde tentative de putsch de Charles IV, elle allait peu après se fiancer (fiançailles "de raison") avec le comte Ostenburg, réputé pour ses méthodes expéditives. D'ailleurs, elle donne elle-même un témoignage explicite sur la nature de son engagement politique en affirmant avoir été en contact dès 1920-21 avec des « mouvements de résistance » (60). L'emploi, en français dans le texte, du terme de « résistance », *a fortiori* celui de « maquis » (61) (tous deux appartenant au lexique positif de la deuxième guerre mondiale), suggèrent que des années plus tard Lujza Esterházy continuait à considérer son action de jeunesse avec un certain assentiment, tout en admettant leur double nature : violente et nécessaire. D'ailleurs, en décembre 1924, elle fut condamnée par les tribunaux tchécoslovaques pour avoir, si ce ne sont des armes, au moins porté des messages, activité typique des résistantes françaises pendant l'occupation. Était-elle coupable et de quoi ? S'il s'agit de l'innocenter d'avoir conspiré contre l'État tchécoslovaque, on se trompe. Si l'on veut à tout prix l'innocenter, il faudrait remonter plus loin et remettre en cause le *droit* lui-même, comme il convient justement de le faire en situation de « résistance ».

D'ailleurs, Lujza Esterházy y renonça elle-même dans les années 1925-26³. Ironie du sort – ou vertu de la peine ? – sa conversion eut lieu pendant son internement. Elle raconte, en effet, avoir lu les Evangiles en prison et avoir, pour cette raison, renoncé à la « guerre sainte ». Elle se donnait désormais pour objectif de « désarmer la haine de l'adversaire et préparer les voies de la réconciliation et de la paix. » (63)

En prison, la comtesse rencontra des femmes avilies par la misère. Que faire contre ce drame ? *Ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le-leur aussi de même* (Math. VII.12, Luc VI.31). Autrement dit : le chrétien doit être capable de se mettre à la place des autres pour les comprendre et bien agir. Or que voulaient les pauvres ? Un travail, de la terre. Et que voulaient les Slovaques ? Créer leur propre État. Lujza accepta, d'une part, le bien fondé de la réforme agraire qui ruinait partiellement sa famille. D'autre part, voici ce qu'elle écrit

concernant le second aspect : « fallait-il que je renonçasse, dans mon coeur, au rêve de faire reconquérir par la Hongrie ce territoire perdu, ce territoire tellement aimé, ce Pays des monts et des collines qui nous avait appartenu pendant plus de mille ans ? Après un combat intérieur terriblement âpre et douloureux, je répondis OUI à cette question. » (65)

La deuxième étape du raisonnement était la suivante : s'il eût été injuste de réintégrer les Slovaques dans un État où ils ne voulaient plus vivre, il était tout aussi injuste, à l'inverse, d'en avoir séparé des Hongrois qui auraient préféré y rester. Aux yeux de Lujza Esterházy, le traité de Trianon restait donc entaché d'injustice. Mais on observe chez elle une évolution – assez précoce – de l'idée de révision intégraliste vers celle de révision sur une base ethnique, appuyée sur sa conversion au droit des peuples et au christianisme social (deux sources de morale étroitement liées dans sa pensée). Notons, à ce propos, qu'elle semble avoir considéré comme une évidence que la "volonté" des Slovaques et des Hongrois, en matière de choix national, fût commandée exclusivement par leur appartenance ethnique. De même, sans doute, que l'intérêt – en matière économique – des pauvres était naturellement de se partager les grandes propriétés ? Cela n'empêche pas Lujza de se démarquer fermement de l'idée de lutte des classes. Sa doctrine était celle de *Quadragesimo Anno* dont l'esprit venait de pénétrer la jeunesse hongroise de Tchécoslovaquie grâce aux "cercles Prohászka". Elle fréquentait également les jeunes de gauche du *Sarló*⁴, leur reconnaissant l'enthousiasme et la sincérité. Trait d'union entre les jeunes contestataires croyantes et incroyantes, elle se trouvait au-dessus de la mêlée idéologique. N'est-ce pas le rôle de l'aristocratie ?

Aristocratie et société européenne

Les mémoires de Lujza Esterházy abondent en illustrations du statut hors normes de la grande aristocratie. Malgré l'entrée progressive de l'Europe, même centrale, dans l'époque moderne, les capacités d'initiative de la comtesse dépassaient largement celles qui dérivait de ses seules fonctions officielles ou professionnelles (cadre d'associations diverses, journaliste, conférencière). Elle prétend ainsi avoir un jour débarqué sans rendez-vous chez le ministre de l'Intérieur slovaque, Alexander Mach, en été 1942, dans le but de sauver un juif. D'ailleurs, le contenu de leur discussion donne une idée du fondement de sa supériorité. Il s'agit de l'entregent international, de l'information décisive. Qualités dont le ministre Mach était justement dépourvu, si l'on prête foi à la démonstration implicitement donnée par la mémorialiste. Voici la scène : Lujza Esterházy demande la grâce d'un ami juif qui s'est trouvé le jour même déporté en train vers l'Allemagne. Dans un premier temps, Alexander Mach affirme que ce dernier sera bien traité en

Allemagne, jusqu'à son extradition en Palestine après la guerre. Lujza Esterházy s'insurge : « C'est vers un camp de la mort qu'on l'a envoyé, il suffit d'avoir été en Pologne pour savoir cela ! » (162) Or Alexandre Mach n'a pas été en Pologne. Donc il ne sait pas. Quant au lecteur des mémoires, il ignore, bien sûr, qui était dupe dans cette conversation. Surtout qu'il sait les circonstances dans lesquelles Lujza Esterházy a pu se rendre en Pologne. C'est elle-même qui les a décrites. C'était en novembre 1939, en pleine tourmente, pour aller secourir sa sœur qui vivait près de Cracovie. Pour obtenir son laissez-passer, elle avait successivement dû frapper aux portes de la Légation d'Allemagne à Bratislava, de l'attaché militaire de Hongrie à Berlin, puis du haut-commandement militaire allemand à Vienne où elle avait finalement rencontré l'aimable colonel comte Marogna – futur conjuré de juillet 1944 – qui avait accepté de lui faire délivrer le précieux document à retirer... à la Légation d'Allemagne à Bratislava (143). C'est ainsi que Lujza Esterházy avait passé les premières semaines de guerre générale en Europe : dans un périple Bratislava-Berlin-Vienne-Bratislava, pour ensuite se précipiter, au mois de novembre, dans l'œil du cyclone en Pologne. Il fallait être téméraire, avoir de l'assurance et bénéficier de bonnes introductions ; en un mot : le réseau et la légèreté aristocratiques. Du reste, l'invasion de la Pologne n'était pas une surprise. À la fin de l'été, Lujza s'était rendue à la prison d'Ilava où elle devait livrer des colis à quelques prisonniers du Parti hongrois ; elle a noté dans ses mémoires qu'elle s'y était rendue en voiture découverte et avait remarqué, tout au long de la gracieuse vallée de la Vág, les nombreuses hirondelles ainsi que la concentration de véhicules blindés de la *Wehrmacht*... (136) En 1943, bien qu'ouvertement opposée au régime nazie, elle allait sans cesse bénéficier de la possibilité de se rendre en Pologne chez sa sœur. Et la Hongrie ? Au premier jour de l'invasion allemande, le 19 mars 1944, elle était justement à Budapest. L'accès aux appartements du régent Horthy était bouclé par les forces d'invasion. Pour aller présenter ses respects à la régente, elle passa par les quartiers de la bonne, qu'elle connaissait bien comme étant l'ancienne gouvernante des enfants de son frère, János (169).

Lujza Esterházy entrait donc librement ou presque dans divers bureaux civils et militaires du Reich allemand et de Slovaquie, rencontrait la régente de Hongrie un jour comme le 19 mars 1944 et voyageait en Pologne quand bon lui semblait. Magnanime, elle n'abusait pas de ces privilèges, à moins d'en user au service des autres. Comme ce jour de septembre 1944 où elle surgit dans le bureau d'un commandant SS à Nitra, de nouveau pour faire libérer des juifs (cette fois-ci, avec succès). « Je m'annonçais, avec mon titre – écrit-elle. – On n'en faisait plus usage devant les autorités publiques depuis qu'un décret tchécoslovaque les avait abolis en 1919. Mais je savais que les titres impressionnaient de nombreux nazis [...]. » (174)

La charité envers les ennemis

Tout d'abord, il faut savoir identifier qui sont les adversaires. Lujza Esterházy était farouchement opposée au nazisme. Elle affirme avoir été, dès le début de la guerre, favorable à la victoire des alliés, ce que l'on veut bien croire (Elle raconte par exemple avoir écouté avec enthousiasme, en Pologne où elle se trouvait en juin 1940, l'appel du général de Gaulle dont elle dit qu'il fut entendu « par toute la Pologne » (149) – ce qui, en revanche, est peu crédible). Quant aux “Allemands”, elle ne cessa de les fréquenter tout au long de la guerre, non sans trouver de nombreuses qualités à certains d'entre eux, le comte Marogna, par exemple, ou le conseiller de la Légation d'Allemagne à Bratislava, qu'elle considérait comme un « ami ». (143) Lors de la retraite de l'armée allemande, en 1944, la comtesse distinguait soigneusement le comportement des militaires de la *Wehrmacht* et celui des nazis : « Chez les soldats de l'armée de terre allemande – écrit-elle – je ne voyais nulle trace de cette brutalité féroce et meurtrière qui avait émané des SS et des gens de la Gestapo. Les soldats de la *Wehrmacht* étaient affables et polis. » (189)

Mais où tracer la frontière entre les uns et les autres ? D'autant plus que les hommes connaissent parfois des trajectoires personnelles qui les projettent dans des conjonctures imprévues. Prenons l'exemple de cet « ancien ami slovaque », devenu ministre de l'agriculture en été 1940, c'est-à-dire au moment même où la Slovaquie déclarait son allégeance à l'idéologie nazie. (150) Justement, à un certain niveau, le continuum entre des personnes opposées au nazisme et d'autres qui s'y étaient plus ou moins résignés, voire affiliés, a permis d'établir ou de maintenir des lignes de communication dont usèrent volontiers János et Lujza Esterházy. Une autre méthode était l'action directe et téméraire, grâce à laquelle on espérait sans doute que jouerait le phénomène de l'anéantissement brutal des distances : j'ai déjà évoqué cet épisode où la comtesse s'était brusquement présentée à la *Kommandantur* SS de Nitra, à bord d'une charrette à cheval, pour y récupérer un employé juif.

L'ennemi, c'était le nazisme. Voici ce qu'écrit Lujza Esterházy des nazis : « Le cœur des hommes d'État nazis était rempli d'un amour si farouche pour leur propre nation qu'il n'y avait plus de place pour aucun égard envers les autres. Cet amour qui excluait les autres nations se tournait contre elles et devait, fatalement, conduire à l'agression pour conquérir le bonheur de l'Allemagne, à tout prix, par tous les moyens. » (139) C'était donc l'"amour" qui expliquait le totalitarisme hitlérien – un amour mal dirigé, sans doute. Dès lors il fallait répondre à cet amour mal dirigé par un amour mieux dirigé. Ces réflexions, bien sûr, resteraient à leur place dans l'éther des abstractions, si elles n'étaient étayées par l'expérience de sauvetage dont j'ai déjà parlée à plusieurs reprises : Lujza

Esterházy recherchait effectivement l'humanité en tout homme, même chez les SS. Elle comptait sur eux et leur donnait une chance. Cela dit, elle explique avoir obtenu un jour un laissez-passer pour le médecin juif de son village en menaçant le commandant nazi d'une épidémie de typhus parmi ses soldats. Elle précise en outre avoir ensuite remercié Dieu d'avoir « inspiré à ce féroce nazi un geste de miséricorde. » (175) En somme, elle était capable de changer la crainte en miséricorde, comme Jésus changea l'eau en vin. Seul, l'amour est capable d'une telle prouesse. Au demeurant, ces quelques anecdotes nous font aussi découvrir une deuxième frontière, tout aussi difficile à tracer : celle de la compromission. Jusqu'où peut-on se commettre avec un système pour lutter contre lui de l'intérieur ? D'autre part, il faut savoir quel est le sens de la lutte.

La couronne de Saint Étienne

Lujza s'opposait au nazisme au nom des principes chrétiens sans truchement. János Esterházy s'y opposait en vertu de sa qualité de Hongrois. Pour lui, la couronne de Saint Étienne ne correspondait pas seulement à un territoire (à réunir), mais aussi à des principes et à des obligations. Elle était tout simplement au fondement de sa politique, comme le montre la lettre qu'il écrivit au président du Parlement de Slovaquie lors du vote de la loi antisémite du 15 mai 1942 : « Nous autres Hongrois, nous avons sans conteste vécu et agi dans l'esprit de Saint Étienne pendant mille ans, la preuve en est que jamais personne ne fut, individuellement ou collectivement, déporté du territoire hongrois. [...] En tant que Hongrois et en tant que chrétien, en tant que catholique, je considère la proposition de loi comme ennemi à la fois de Dieu et des hommes⁵. »

D'autre part, son idée de la couronne avait, semble-t-il, une certaine souplesse (formelle). Aussi travaillait-il, en 1939, à l'union polonaise-slovaque-hongroise ; en ce qui concernait la part slovaque-hongroise du projet, il pensait pouvoir prendre exemple sur les relations institutionnelles liant jadis la Hongrie et la Croatie⁶. En revanche, d'après Lujza, il admettait que l'on expulsât des territoires rendus à la Hongrie par l'arbitrage de Vienne (1938) les colons tchèques installés là depuis la création de la Tchécoslovaquie, à condition que l'opération fût conduite avec décence (120). Il tenait donc largement compte des circonstances dans ses jugements. Les fondements de son fédéralisme étaient historiques autant qu'humanistes.

Dégagée de la référence saint stéphaniennne, la position de Lujza Esterházy était, quant à elle, simplement chrétienne, ni plus ni moins. Or il semble qu'au cours de ces années cruciales, elle eût tour à tour des positions assez éclectiques, voire hésitantes. En 1937, avec les jeunes chrétiens progressistes, elle était favorable au *statu quo* (85-86), mais elle se prononce pourtant fréquemment, dans

ses mémoires, en faveur d'une révision des frontières tenant compte du critère ethnique. Ce qui ne l'empêche pas de souhaiter, au nom de la morale chrétienne, le maintien des colons tchèques récemment installés (119), de condamner tout séparatisme (voir ci-dessous) et finalement de défendre l'idée de pluralisme ethnique à la Suisse, mais en tant que modèle pour la Tchécoslovaquie et non pour une Hongrie reconstituée (69). Ces dernières positions, admettons-le, retirent de la force à ses faveurs souvent réitérées d'une frontière ethnique.

Un point sur lequel Lujza Esterházy restait ferme, c'était le renoncement à la Grande Hongrie. Pour elle, l'espoir d'un « *Anschluss* » volontaire de la Slovaquie à la Hongrie était le « rêve chimérique » d'un « esprit pathétique d'orphelin pleurant sa mère perdue ». (Se rendait-elle compte qu'elle décrivait le rêve de son frère ?). Le terme choisi d'« *Anschluss* » nous incite à penser que cette ambition n'était pas seulement chimérique à ses yeux, mais aussi quelque peu blâmable. Cette interprétation me semble confirmée par son commentaire sur le leader des Sudètes : « c'est alors que Henlein lança sa proclamation fatidique : "*Wir wollen heim ins Reich!*" (Nous voulons entrer dans le Reich !). Par cette proclamation de son chef, écrit-elle, le Parti sudète « dévoilait son véritable but en prouvant qu'il ne se contentait pas de lutter pour l'autonomie des Allemands dans le cadre de l'État tchécoslovaque. Il proclamait sa volonté de séparer le pays sudète de l'État tchécoslovaque et de l'incorporer au Reich allemand. » (107) On ne saurait mieux dire. Mais cette manière de présenter les choses jette délibérément l'opprobre sur l'idée même de séparatisme, comme si c'était en cela, surtout, que les Sudètes ou même Hitler avaient été les plus coupables.

Sur le fond, les positions respectives de Lujza et János Esterházy sur la nature et le projet de la nation hongroise étaient donc devenues significativement divergentes à la fin des années trente. Mais le désaccord n'apparaît pas explicitement dans les mémoires de Lujza, au point que l'on peut même se demander si la mémorialiste en avait elle-même conscience. En revanche, le frère et la sœur semblent avoir été d'accord sur un point crucial : le renoncement à la violence. On se rappelle que Lujza affirme avoir renoncé à la pratique de l'action directe pendant son séjour dans les prisons tchécoslovaques en 1925-26. Il apparaît que János lui aussi y renonça au cours des années vingt. Son biographe ne donne pas de précision sur le phénomène⁷ – il est vrai que János avait vingt ans, en 1920, peut-être est-ce une explication suffisante ? Bref, sous sa houlette, en 1938, le Parti hongrois de Tchécoslovaquie se démarqua clairement du projet violent des Sudètes.

Des deux positions, celle du frère et de la sœur, laquelle était la plus réaliste ? L'après-guerre a confirmé l'éclipse du fédéralisme saint stéphanien en tant que pratique concrète et aussi en tant qu'idée, compte tenu des circonstances (l'occupation soviétique). La position de Lujza, chrétienne sociale et attachée au paramètre ethnique, était-elle plus pertinente ? Toujours à propos de la colonisation

tchèque installée dans les régions méridionales de la Slovaquie, qu'elle déplore tout en admettant qu'il faut l'accepter, elle fait l'hypothèse que ses lecteurs français⁸ seraient non moins irrités si l'on implantait des villages de colons étrangers en pleine Beauce « afin d'y rompre l'unité ethnographique de la population française. » (84) Déplacer le problème de la mixité ethnique typiquement centre-européenne dans un autre contexte, précis et concret, mais improbable (celui de la France), permet de donner à celui-ci une coloration universelle. De cette manière, la confusion fréquente entre l'idée de frontières ethniques et le droit à l'autodétermination des peuples passe plus inaperçue. Observons que Lujza Esterházy n'évoque pas l'état d'esprit des Slovaques de Hongrie, qui habitaient de longue date dans les régions de la grande plaine, par exemple dans les environs de Szarvas, au comitat de Békés : étaient-ils, quant à eux, unanimement candidats à l'émigration, après la guerre, dans le cadre du regroupement ethnique lié à l'échange de population avec les Hongrois de Tchécoslovaquie ?

La pensée magique : christianisme et manichéisme

L'échange, plus ou moins volontaire, de population était une chose. Mais il était aussi question d'expulser bel et bien les Hongrois, comme les Sudètes, de la Tchécoslovaquie reconstituée. La conférence de la paix, à Paris, s'opposa finalement à ce projet. Lujza Esterházy croyait au miracle, à l'intervention divine au sein de la tourmente historique, et donc à la puissance de la prière. Quelques jours avant le verdict de la conférence, elle avait commencé une neuvaine en compagnie d'István Révay, expert à la délégation de Hongrie. Le soir où on lui annonça la bonne nouvelle, elle fit la promesse de commander un *ex-voto*, car – écrit-elle – « contre tout espoir, à travers la décision des délégués de la conférence, le Seigneur-Dieu avait sauvé notre peuple [...]. » (262-263)

Un cas plus mystérieux encore est la prière à la Vierge faite par Lujza, afin que fussent accordées les volontés de János, alors déporté en URSS. Le dernier chapitre, ajouté aux mémoires dans les années soixante, commence par un pèlerinage à Lourdes en juillet 1948. Lujza était alors découragée par l'échec de toutes ses tentatives. Brusquement, raconte-t-elle, une supplication spontanée surgit de son âme : « Colombe céleste au creux du rocher – Marie, Mère de Jésus – tu es assez puissante pour le faire sortir des camps soviétiques – ton Fils divin aime à exaucer sa Mère – demande-Lui d'en sortir János – de le conduire n'importe où – mais qu'il ne soit plus séparé des sacrements de l'Eglise... » Aussitôt se fit en son âme « une paix profonde. » « Une vague de certitude » l'envahit qui lui disait que sa prière avait été exaucée. (284) Or, une vingtaine de pages plus loin, on apprend qu'en 1947, János avait lui aussi supplié la Sainte Vierge de le faire sortir d'URSS et de le faire parvenir « dans n'importe quel pays où il n'eût plus

été privé des sacrements de l'Eglise. » (296) Il allait ainsi raconter qu'en avril 1949, lorsqu'il avait passé le village de Szencz, sur le route qui le conduisait en fourgon de police de la frontière jusqu'à Bratislava, il avait eu la vision de la statue de notre Dame de Lourdes. Signe accessoire du miracle : il affirmerait avoir vu la statue dans sa réalité matérielle, couronnée d'ampoules électriques.

Au demeurant, l'écriture de Lujza Esterházy est très allégorique, à la manière de l'écriture sainte ("ce qui devait être fut"). Par exemple : la salve de la gendarmerie hongroise provoquant la mort d'une jeune fille slovaque le soir de Noël 1938 (122), qu'elle décrit comme un écho de la salve tchécoslovaque, vingt ans plus tôt, qui avait tué un petit garçon hongrois (42). « Des deux côtés, la même intolérance avait engendré le même comportement meurtrier » (122). D'autre part, à travers le procédé de l'opposition, très fréquent, elle cherche à créer un contraste entre le monde idéal (souvent : la nature) et la réalité (faite de méchanceté, d'intolérance, de guerre et de destruction – autrement dit : les hommes). Prenons le cas particulièrement frappant des avions militaires survolant la propriété des Esterházy à Újlak. D'abord, les bombardiers allemands, en 1939, en route vers la Pologne. « La Maison aux jalousies vertes semblait sommeiller, blanche, paisible, dans l'éclairage doré d'une après-midi ensoleillée. Soudain, un bruit sourd de moteurs d'avion, encore lointain, vint briser le calme. » (140) En juin 1944, ce furent les escadrilles anglo-américaines dont le « bruit sourd et très puissant » vint se mêler aux « parfum intense et tellement particulier » des acacias. Ces bombardiers libérateurs venaient aussi « semer la destruction et la mort sur les villes de Hongrie. » (170-171) Peu après, les chasseurs soviétiques firent leur apparition. Le front de l'Est était déjà proche. Lors d'une accalmie, les enfants furent autorisés à sortir de l'abri pour jouer dans le jardin, mais « soudain, dans un fracas assourdissant, un avion soviétique fondit sur nous – écrit Lujza. – D'un tir du canon de bord, il démolit le mur du couloir de ma chambre. » (194) Comme pour souligner que désormais l'heure était soviétique et allait le rester, un nouvel avion russe réapparaît quelques pages plus loin en provoquant de nouveau le même contraste, non seulement avec la nature, mais aussi avec le monde des idées bienfaisantes : « L'été très précoce faisait fleurir les seringats, les acacias, les roses, les catalpas et les tilleuls bien plus tôt que d'ordinaire. [...] Je pensais à l'immense tâche de reconstruction matérielle et spirituelle qui attendait l'humanité d'après-guerre. [...] En guise de réponse à mes réflexions, plusieurs avions soviétiques survolèrent la contrée, comme ils en avaient pris l'habitude. Ils volaient très bas et leurs étoiles rouges étaient clairement visibles. Soudain, je fus envahie par la certitude que les soviétiques allaient isoler hermétiquement notre pays de l'Occident. » (209)

En fait, la nature est non seulement bonne, mais elle est aussi calme et impassible. Au-dessus de tout, le mont Zobor toujours bleu, le clair de lune ou les reflets du soleil à travers les fentes des jalousies, les arbres, les fleurs odorantes...

Et, dans la maison, les objets eux-mêmes (un lampadaire, deux gros poêles en faïence, etc...), tous ces éléments que décrit inlassablement Lujza concourent à donner une impression de constance et d'équilibre du cadre de vie, en opposition avec l'agitation des hommes et surtout avec leurs destins les plus tragiques : l'exil ou la déportation.

Nazisme et communisme

Le communisme n'était pas une chose nouvelle. Au contraire, il avait même devancé le fascisme. En Tchécoslovaquie, néanmoins, il surgit en embuscade en 1945 pour s'imposer véritablement avec le coup de Prague en février 1948. À propos des deux idéologies totalitaires du XX^e siècle, Lujza Esterházy se rappelle un dialogue échangé en 1946 entre deux amis tchèques, à Prague, au sujet des mauvais traitements infligés sans discernement à la population allemande des Sudètes. (242)

« Ce sont des méthodes entièrement contraires aux idéaux humanistes des Tchèques !

- Ce sont des méthodes hitlériennes...
- Et staliniennes...
- De toute façon, des méthodes indignes de nous... »

Même s'il est reconstruit, ce parallèle entre Hitler et Staline est intéressant, car il est à peu près contemporain des *Origines du totalitarisme* de Hanna Arendt (publié en 1951), et devance largement le scandale provoqué par Ernst Nolte soulevant le même débat en 1986⁹.

Edvard Beneš : l'« ennemi »

D'ailleurs, qui était à l'origine de ces agissements dignes d'Hitler et de Staline, mais soi-disant indignes des Tchèques ? Edvard Beneš. « Oui, le président Beneš avait toujours été le pire ennemi de ma nation » soutient Lujza Esterházy. C'était donc avec lui que les Hongrois devaient s'efforcer d'obtenir une véritable paix, si l'on en croit le principe général que ce n'est « qu'au prix d'une réconciliation sincère entre les pires ennemis que la paix devient possible. » (278)

De quoi Beneš était-il coupable ? Les mémoires de Lujza Esterházy dressent un catalogue assez fidèle à la réalité : en 1938, il s'était obstiné à ne rien accorder aux minorités (100) ; il ne fut jamais reconnaissant à János Esterházy d'avoir permis aux exilés tchèques, notamment au général Viest, d'atteindre Londres par la Hongrie (132) ; enfin, en 1945, tout en faisant la fausse promesse d'une république pluraliste sur le modèle suisse (69), il était l'auteur des fameux *décrets*

*Beneš*¹⁰ organisant la spoliation et l'expulsion des Hongrois de Tchécoslovaquie. (227) Lujza ne trouvait qu'une seule explication à cet entêtement : « l'âme du président Beneš n'avait pas guéri depuis 1938 – le président continuait à agir sous l'emprise du traumatisme de Munich. » Selon certains de ses amis, pourtant tchèques, Beneš était « un homme mesquin et vindicatif » qui cherchait l'occasion de « punir tous [les Hongrois]. » Conclusion de Lujza Esterházy : « Beneš, c'est notre ennemi numéro UN ! » (227)

Nous assistons à un face à face biblique entre Edvard Beneš et la nation hongroise, dont une forme plus intime est le duel opposant le président tchèque à la famille Esterházy, qui prend lui-même la forme d'un jeu du chat et de la souris. Dans les années 1936-38, Beneš proposa même à János d'entrer au gouvernement¹¹. Lujza, quant à elle, relate ses propres tentatives, toujours infructueuses, d'établir un dialogue. Systématiquement, selon elle, Beneš repoussait ses avances ou temporisait. Par exemple, lorsqu'elle tenta de faire lever l'interdiction, en Tchécoslovaquie, de l'*Histoire de Hongrie* écrite par Székfü-Hóman, « convaincue que cet intellectuel comprendrait le souhait de nos jeunes intellectuels hongrois de connaître ce récent ouvrage scientifique ». L'« intellectuel », sans doute, avait une autre façon d'envisager l'« Histoire de Hongrie ». L'autorisation ne fut jamais donnée, à la « grande stupéfaction » de la comtesse (76). (On notera que tout ce que faisait Beneš provoquait invariablement sa « stupéfaction ».) En 1946, Lujza présenta une demande en révision du procès de son frère, condamné à mort par contumace par le Tribunal national tchécoslovaque. Ô surprise, on la notifia que le président Beneš avait accepté le principe d'une révision du procès, en vue probablement de commuer la peine en emprisonnement pour une durée non précisée (278-279). Or, une révision judiciaire suppose un élément nouveau. Quel était l'élément nouveau ? Elle n'obtenait aucune information sur ce point et l'affaire s'éternisa.

Lujza Esterházy avait la conviction personnelle d'être quelque part au centre de l'Histoire. Sa mission était de réduire les forces antagonistes et son duel avec Beneš était celui des Hongrois contre les Tchèques. C'est ainsi qu'un petit incident survenu un jour de printemps 1938 prend, sous sa plume, une allure de tragédie. Étant descendue des collines fleuries de Prague, le cœur serré par l'angoisse à cause du récent *Anschluss* de l'Autriche, elle errait dans les vieilles ruelles du Hradcín et passa par hasard devant le palais Czernin. Elle hésitait à entrer pour parler à Beneš à cœur ouvert. Finalement, elle n'osa pas. (95) Il est vrai qu'elle entraînait quasiment sans frapper chez beaucoup de personnalités... Mais Beneš l'aurait-elle reçue, séance tenante, simplement parce qu'elle avait la chance de passer sous ses fenêtres ?

Beneš, l'ennemi, n'était qu'une incarnation passagère du mal ; finalement, il était lui aussi un homme, il entra en agonie en septembre 1948. Sublime miséricorde – ou suprême vengeance ? – Lujza Esterházy pria « afin qu'au seuil de l'éternité, son âme trouvât la foi. » (285)¹²

Vision surnaturelle de l'histoire : le juif médiateur, la victime expiatoire, l'homme providentiel

Après sa capture par les soviétiques au lendemain de la guerre, János Esterházy apparaît de plus en plus comme une allégorie de la minorité hongroise tout entière.

D'ailleurs, pour sauver son frère des griffes du NKVD, Lujza n'était pas seule. Comme ce dernier avait pris la défense des Juifs pendant la guerre, c'est un Juif – Emil Priesender, ancien partisan du maquis de Banska Bystrica – qui lui vint en aide. De même que Lujza Esterházy, la grande dame aristocratique, avait traversé les frontières et les obstacles sous la domination allemande en Europe, le juif, Emil Priesender, allait traverser les classes sociales après la guerre pour venir en aide à son ami. En 1949, lors du rapatriement d'URSS de János, la grâce présidentielle devait être immédiatement obtenue faute de quoi il serait pendu dans un délais de 48 heures. Emil Priesender fit diligemment et avec succès office d'intermédiaire entre la famille Esterházy (le monde ancien) et le procureur (le monde nouveau). (291) Hélas, son réseau de résistant n'allait pas tarder à s'effiloche avec la mise en place du régime dur en Tchécoslovaquie. D'ailleurs, l'idée de clémence allait disparaître en tant que telle. Comme l'expliquait la sœur de Lujza, Mariska, le secret du totalitarisme était dans l'inhumanité, mais pas dans l'absence de méthode. « Nous sommes impuissants face à un régime qui m'a toujours affirmé que l'amnistie n'est pas un acte de clémence, mais la sanction d'une rééducation accomplie ! » (316) L'irrationalité était en quelque sorte rationalisée, phénomène illustré par les variations fréquente et inopinées dans l'application du règlement carcéral (visite, courrier, colis, etc...).

Puisque l'homme était impuissant face aux persécutions perpétrées par le régime totalitaire, il fallait recourir à des moyens extraordinaires : János Esterházy, mort au bagne de Mirov en 1957, est devenu un martyr. « Le sacrifice de cette victime innocente va bientôt être consommé » écrivait Mariska. (316) Quant à Lujza, elle se fit prophète (dans le dernier chapitre écrit en 1964-65), augurant l'avènement à la tête de l'URSS d'un « homme de grande envergure » qui accomplirait le geste courageux mettant fin à la Guerre froide (319). L'Union soviétique n'aurait rien à craindre de ce geste généreux, confiait-elle. La prophétie est correcte, au moins dans sa première partie.

Épilogue

Certains éléments des mémoires de Lujza Esterházy sont peu crédibles, d'autres sont difficilement vérifiables. Il semble qu'elle ait parfois tenu à donner la forme d'anecdote personnelle à des idées ou à des jugements généraux, peut-être pour les rendre plus vivants ou plus convaincants. On imagine aussi qu'elle ait pu

retoucher certains événements véridiques, à l'origine, pour leur donner dans leur nouvelle forme une valeur universelle. Le risque était justement d'obtenir parfois le résultat inverse. Si l'idée générale visée est discutable, cela jette un doute sur la véracité de l'anecdote elle-même. Par exemple, en été 1946, sous le coup d'un arrêt d'expulsion vers la Hongrie, elle venait d'arriver à Prague où son intention était de prendre le train en direction de la France. Installée discrètement dans un hôtel en attendant de recevoir un visa, elle raconte avoir dîné chez un ami tchèque où elle aurait rencontré l'ambassadeur du Royaume-Uni, qui lui aurait affirmé que plus rien ne pouvait s'opposer à l'expulsion des Hongrois de Tchécoslovaquie. « *They will all have to go* » (241), aurait-il dit et répété. La situation de quasi-clandestinité dans laquelle se trouvait alors Lujza était-elle compatible avec les dîners mondains et de telles confessions diplomatiques ? Il est aussi vrai qu'au temps troublés, tout est possible. Du reste, plusieurs pays, dont le Royaume-Uni, s'opposèrent et parvinrent à faire annuler le projet du gouvernement tchèque (sans compter l'effet de la neuvaine de Lujza dont je parlai plus haut). Autre exemple, à propos de cette conférence de Paris en 1947 : Lujza Esterházy affirme avoir écrit et transmis plusieurs *memoranda* sur la situation de la minorité hongroise aux délégations alliées puis aux Tchécoslovaques. Les autorités hongroises se seraient contentées d'approuver le texte. (255, 267) D'une part, il est étonnant que la délégation officielle hongroise ne se fût pas chargée elle-même de rédiger des documents aussi sensibles. D'autre part, le nom de Lujza Esterházy n'apparaît pas, à ma connaissance, dans les travaux historiques consacrés à la conférence. Lujza ne présente pourtant pas ses démarches comme ayant eu un caractère particulièrement secret. Étaient-elles insignifiantes, ont-elles même existé ? De quel mystère s'agit-il ?

Quoi qu'il en soit, la valeur de ces mémoires ne réside pas dans la découverte de quelque fait insoupçonné, mais plutôt dans la manière dont ils sont décrits. Lujza Esterházy semble avoir essentiellement écrit pour représenter, pour mettre en représentation le destin de sa famille, en particulier celui de son frère János.

En 1956, elle était secrétaire sociale au comité des réfugiés hongrois à Paris. Elle recevait les confidences des jeunes insurgés, héros légendaires d'un jour dont la situation, en France, était brusquement ramenée à celle de réfugiés désemparés. Voici ce qu'elle écrit à leur propos : « Ils se cramponnaient les uns aux autres, voulaient rester ensemble, pouvoir se souvenir ensemble, n'être jamais séparés. Mais leur nouvelle vie allait les séparer [...]. J'étais envahie de tristesse, à la vue de leur communauté qui s'effritait, se désagrégeait. Pourtant, c'était la seule solution. Leur intérêt vital était de se mettre au travail au plus tôt, de gagner leur vie au plus tôt, de pouvoir se loger convenablement au plus tôt. » (314) Lujza Esterházy était elle-même une réfugiée. Et elle se rappelait la joie d'avoir reçu son premier bulletin de salaire, en 1947, sans parler de son inscription au registre de la Sécurité Sociale, en 1951. « J'en étais fière ! » (303) Ces événements modestes

contrastaient avec sa vie antérieure de châtelaine et de voyageuse internationale. Il est tentant de dresser un parallèle entre le destin de la Hongroise réfugiée en Europe occidentale et celui de l'aristocrate réfugiée dans le XX^e siècle. Double exil, pour Lujza Esterházy.

La sœur siamoise a connu l'exil, le frère siamois, quant à lui, a connu l'emprisonnement et la mort. Derrière leurs destins respectifs se profilent, de manière latente, leurs idées respectives sur la nation hongroise, d'une part le droit des peuples et le principe ethnique, d'autre part le fédéralisme et la couronne de Saint Etienne.

Henri de Montety

Notes

- 1 Les mémoires de Lujza Esterházy ont été écrits, directement en français, en 1946-48 et complétés en 1963-64. Les numérotation de page indiquées entre parenthèses sont celles d'une version typographiée, corrigée stylistiquement par mes soins, restée inédite à ce jour. Une traduction hongroise, réduite et assez remaniée, a été publiée sous le titre *Szívek az ár ellen* (Püski, 1991). Nouvelle traduction et réédition : *Sorskérdések margójára* (Méry Ratio, 2014). Lujza était la sœur de János Esterházy, député de la minorité hongroise en Tchécoslovaquie entre les deux guerres et pendant la seconde guerre mondiale. Ils résidaient dans le château d'Újlak, à proximité de Nyitra. János Esterházy (1901-1957) était politicien de la minorité hongroise en Tchécoslovaquie entre les deux guerres, membre du parlement de la République de Slovaquie à partir de 1939. Déporté en URSS après la guerre, il fut condamné à mort par contumace par la justice tchécoslovaque, mais bénéficia d'une grâce présidentielle. Néanmoins, à son retour en Tchécoslovaquie, il fut immédiatement enfermé et il mourut en prison en 1957. Sa biographie est controversée. D'un côté, on met en évidence son rôle dans la lutte contre la déportation des juifs de Tchécoslovaquie ; de l'autre, on relativise ce rôle tout en mettant en exergue son ambition de restituer à la Hongrie ses anciennes frontières, aux détriments des pays successeurs, en l'espèce, la Tchécoslovaquie.
- 2 Dans *L'Homme sans qualité* (1931-1933), Robert Musil a exploré une mystique dont la valeur absolue est dans l'Autre, représenté en l'occurrence par la sœur (siamoise) du héros.
- 3 Notons la synchronisation avec l'évolution de la politique hongroise sous le ministère Bethlen, elle-même synchronisée avec l'apaisement allemand sous Stresemann.
- 4 À la mort de l'évêque chrétien social, Mgr Ottokar Prohászka, certains de ses fidèles fondèrent le *Prohászka Kör*, dont émana notamment la revue hongroise *Korunk Szava*, dirigée par le comte György Széchenyi. La revue *Sarló*, qui signifie « le faucheur », s'adressait en particulier à la jeunesse ouvrière des campagnes.
- 5 Molnár Imre, « Esterházy tevékenysége a szlovák parlamentben (1939-1943) » [L'action de (János) Esterházy au parlement slovaque (1939-1943)], Esterházy-Malfatti Alice, Török Bálint (ed.), *Esterházy János emlékkönyv*, Századvég Kiadó, 2002, p. 173
- 6 *Ibidem*, pp. 66-67
- 7 Imre Molnár évoque brièvement l'engagement de János Esterházy au début des années vingt (contre les légions tchèques, puis à Sopron, à la frontière autrichienne), tout en précisant qu'il ne chercha jamais à dissimuler ses opinions à cet égard. Puis il passe directement au sujet de

son entrée en politique dans les années trente. (Molnár Imre, *Esterházy János*, Dunaszerdahely, Nap Kiadó, 1997, p. 13 sq.). Notons que le parcours de János Esterházy dans les années vingt est assez peu exploré ; même le ministre de Hongrie à Prague affirmait ne pas le connaître lors de l'élection d'Esterházy à la tête du Parti socialiste chrétien en 1932. Angyal Béla, *Érdékvédelem és önszerveződés, Fejezetek a csehszlovákiai magyar pártpolitika történetéből, 1918-1938*, [Organisation et auto-défense. Éléments de l'histoire des partis politiques hongrois en Tchécoslovaquie], Fórum Intézet, Lilium Aurum Könyvkiadó, Galánta – Dunaszerdahely, 2002, p. 186 (disponible sur <http://mek.oszk.hu/01800/01869>)

8 Le manuscrit était destiné à la publication en France, où Lujza résida après la guerre.

9 Ernst Nolte, « Un passé qui ne veut pas passer », *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 6 juin 1986

10 Décrets Beneš : décrets promulgués par le président Beneš entre 1940 et 1945, ratifiés par l'assemblée nationale en mars 1946. Les plus controversés concernent les droits et les propriétés dont étaient désormais privés les ressortissants allemands et hongrois de la République tchécoslovaque, en application de leur "responsabilité collective".

11 Molnár Imre, *Esterházy János*, Dunaszerdahely, Nap Kiadó, 1997, p. 60 sq.

12 Il est des hommes qui inspirent ce genre de prières. Nombreux, dit-on, étaient les croyants sincères en France qui prièrent pour la conversion de Clemenceau.